

M. Godu fait ordinairement ses courses à pied : c'est lui que vous rencontrez avec des boucles d'argent aux souliers et aux oreilles, des bas chinés, un pantalon de casimir noisette, assez étroit et attaché au-dessus de ses chevilles par des rubans de même couleur, mais plus neufs, un gilet brodé à pois et un habit vert-pomme, orné de boutons de métal blanc légèrement bombés. Toutefois, lorsqu'il pleut trop, on lui envoie le vieux landau pour le ramener. En descendant, il remercie à deux reprises son laquais et donne pour boire à son cocher.

Un matin, du fond de son équipage, il aperçut dans la rue un de ses anciens camarades avec une femme sous le bras et tenant un petit enfant par la main. Il faisait un temps horrible, et ils n'avaient qu'un pauvre parapluie... mais ils étaient deux pour le porter; il ramena alors ses regards sur la solitude de sa voiture, et le secret de sa mélancolie lui fut révélé.

Mais il n'est pas si peu de chose dans sa maison qu'on le pourrait croire : s'il y a des comptes à débattre, des fermiers à poursuivre, des procureurs à voir, tout cela le regarde exclusivement. En définitive, il est logé, chauffé, nourri, éclairé... et toléré. Que peut exiger de plus un homme qui a donné cinquante mille écus de rente à sa femme et qui l'appelle *mon épouse*?

ÉMILE DESCHAMPS.

LA MORT (1)

Aux siècles passés la Mort était belle,
Quand après Pharsale elle vint tout droit
Au second Brutus dénoncer du doigt
D'imbéciles dieux, éléments ou rebelles.
Aux siècles passés la Mort était belle.
Lorsque le Devoir mourait pour le Droit!

Aux siècles passés la Mort était douce :
C'était une sœur qui vous emportait
Dans ses bras amis et vous dorlotait
Comme un frère enfant, sans nulle secousse.
Aux siècles passés la Mort était douce,
On quittait la terre et le ciel s'ouvrait !

Aux siècles passés la Mort était sainte,
Quand sur le bûcher Jean Huss garrotté
Criait : Qu'on me brûle ! et brûlait sans plainte.
Aux siècles passés la Mort était sainte,
Quand Jean Huss mourait pour la vérité !

Au siècle passé la Mort était grande !
Chacun défendait vaillamment sa loi ;
L'un la République et l'autre le Roi :
Mais chacun jetait sa tête en offrande.
Au siècle passé la Mort était grande,
Quand chacun mourait soldat de sa foi !

Au siècle présent la Mort est ignoble,
Tout est renversé, l'on ne croit à rien ;
On n'est protestant, ni juif, ni chrétien,
On n'est ni bourgeois, ni peuple, ni noble.
Au siècle présent la Mort est ignoble,
On croit à la bourse; on meurt comme un chien !

AMÉDÉE ROLLAND.

(1). Extrait des *Neiges d'Antan*, poésies complètes qui paraîtront en octobre 1863.

POEMES EN PROSE

La Lune, qui est le caprice même, regarda par la fenêtre, pendant que tu dormais dans ton berceau, et se dit : « Cette enfant me plaît. »

Et elle descendit lestement son escalier de nuages et passa sans bruit à travers les vitres. Elle s'étendit sur toi avec la tendresse souple d'une mère, elle déposa ses couleurs sur ta face. Tes prunelles en sont restées vertes et tes joues extraordinairement pâles. C'est en contemplant cette visiteuse que tes yeux se sont si bizarrement agrandis; et elle t'a si tendrement serré à la gorge que tu en as gardé envie de pleurer.

Cependant, dans l'expansion de sa joie, la Lune remplissait toute la chambre comme une atmosphère phosphorique, comme un poison lumineux; et tu te sentais cette lumière vivante pensant et disant : « Tu subiras éternellement l'influence de mon baiser. Tu seras belle à ma manière. Tu aimeras ce que j'aime et ce qui m'aime : l'eau, les nuages, le silence et la nuit; la mer immense et verte; l'eau informe et multiforme; le lieu où tu ne seras pas; l'amant que tu ne connaîtras pas; les fleurs monstrueuses; les parfums qui font délirer; les hats qui se pâment sur les pianos et qui gémissent comme les femmes, d'une voix rauque et douce!

» Et tu seras aimée de mes amants, courtisée par mes courtisans. Tu seras la reine des hommes aux yeux verts dont j'ai serré la gorge dans mes caresses nocturnes; qui aiment la mer, la mer immense, tumultueuse et verte, l'eau informe et multiforme, le lieu où ils ne sont pas, la femme qu'ils ne connaissent pas, les fleurs sinistres qui ressemblent aux encensoirs d'une religion inconnue, les parfums qui troublent la volonté, et les animaux sauvages et voluptueux qui sont les emblèmes de leur folie. »

Et c'est pour cela, chère enfant adorée, que je suis maintenant couché à tes pieds, cherchant dans toute ta personne le reflet de la redoutable Divinité, de la fatidique marraine, de la nourrice empoisonneuse de tous les *lunatiques*.

II

LAQUELLE EST LA VRAIE?

J'ai connu une certaine Bénédicte, qui remplissait l'atmosphère d'idéal, et dont les yeux répandaient le désir de la grandeur, de la beauté, de la gloire et de tout ce qui fait croire à l'immortalité. Mais cette fille miraculeuse était trop belle pour vivre longtemps; aussi est-elle morte quelques jours après que j'eus fait sa connaissance, et c'est moi-même qui l'ai enterrée, un jour que le printemps agitait son encensoir, même dans les cimetières. C'est moi qui l'ai enterrée, bien close dans une bière d'un bois parfumé et incorruptible comme les coffres de l'Inde.

Et comme mes yeux restaient fichés sur le lieu où était enfoui mon trésor, je vis subitement une petite personne qui ressemblait singulièrement à la défunte, et qui, piétinant sur la terre fraîche avec une violence hystérique et bizarre, disait, dans ce patois familier de la canaille que ma pudeur ne saurait reproduire : « C'est moi la vraie Bénédicte! C'est moi! Et pour la punition de ta folie et de ton aveuglement, tu m'aimeras telle que je suis! » Mais moi, furieux, j'ai répondu : « Non! non! non! » Et pour

mieux accentuer mon refus, j'ai frappé si violemment la terre du pied que ma jambe s'est enfoncée jusqu'au genou dans la sépulture récente, et que, comme un loup pris au piège, je restai attaché, pour toujours peut-être, à la folie de l'idéal.

CHARLES BAUDELAIRE.

THÉÂTRES

SOMMAIRE

Reprise de *Zampa*. — Reprise de la *Cherchuse d'esprit*. — Reprise de *Don César de Bazan*.

Des reprises! Toujours des reprises! Enfin, ne nous plaignons pas trop; les morts déterrés cette semaine sont encore plus vivants que beaucoup de vivants de notre connaissance: ils s'appellent Hérold et Favart, l'opéra comique en deux noms propres.

Zampa lutte trois fois par semaine contre la villégiature, de toutes les forces de sa mélodieuse partition et j'avoue que devant cette musique si redondante d'harmonie, si distinguée de facture, si savante d'orchestration, on oublie que, par-delà les fortifications, les oiseaux du bon Dieu et les vents parfumés du soir exécutent dans les grands arbres des vallées une symphonie qui a bien quelque droit à des bravos.

Les rôles de l'œuvre magistrale d'Hérold ont été confiés à MM. Montaubry et Capoul et à mesdemoiselles Cico et Bézia.

Dussé-je être taxé de manque de courtoisie, je veux être sincère en vous disant que le côté masculin a de beaucoup surpassé en mérite celui des femmes.

La voix de Mlle Cico, frère et indolente, avait peut-être les charmes nécessaires aux mélodées orientales de *Lalla-Rouk*, mais elle manque de vigueur et d'étendue lorsqu'il s'agit d'interpréter les phrases de haute passion.

Potel lui-même, dont le talent n'est ordinairement sympathique, a encouru ma disgrâce: il joue sérieusement un rôle éminemment comique... Et cette vieille gaieté des Bouffes, qu'en avons-nous fait, s'il vous plaît? Vite retrouvons-la, ou sinon vous me rendrez ridicule aux yeux des gens auxquels je vous ai signalé comme un maître en l'art de bien dire et de bien chanter.

On a repris au Vaudeville une œuvre centenaire... Pourquoi faut-il que, jeune encore, je me sente contraint à me ranger dans le camp de ceux qu'Horace appelle *Laudatores temporis acti*. La *Cherchuse d'esprit* de Favart a paru au théâtre vers 1750, et pourtant cette bluette, aussi fraîche que la fleur cueillie tout à l'heure dans le pré voisin, exhale tous les soirs, place de la Bourse, des parfums inconnus de nos narines incommodées par les épices de maître Clairville.

Cette idylle, qui est à notre littérature ce que le poème de *Daphnis et Chloé* est à la littérature grecque, a servi de début à un petit prodige: je veux parler de mademoiselle Laurence, venue au monde avec l'acquit d'un premier prix du Conservatoire. On prétend que, hier encore, cette jeune fille ne se doutait pas de son aptitude, qu'elle confectionnait des passes de chapeaux dans l'arrière-boutique d'une modiste, et que, déterrée par un chercheur de merles blancs dramatiques, elle s'est vue par lui amenée au Vaudeville pour y recueillir de vrais applaudissements... Est-ce vrai? je l'ignore. Toujours est-il que cette ingénue promet pour l'avenir une piquante soubrette. Son visage a une irrégularité intelligente: l'œil est vif et mutin, le geste a une grâce naïve qui est du meilleur effet dans le rôle de Nicette et son brin de voix est d'un timbre séduisant. Grivot, ex-pensionnaire de la Comédie-Française de la rue de Provence, ne s'est pas mal tiré de sa petite besogne. Que dirais-je de Saint-Germain, si ce n'est qu'au charme de bon comédien il joint celui de chanteur de goût? Il n'est pas jusqu'à mademoiselle Pierson qui n'achève le gracieux ensemble du tableau par son éblouissante carnation et son jeu, dont les progrès la rapprochent chaque jour, de nos bonnes actrices.

Semblable aux enfants qui mangent d'abord leur pain pour savourer plus à leur aise leur confiture, j'ai voulu terminer cet article, dont le laconisme est la plus grande qualité, par quelques mots touchant la rentrée de LEMAITRE au théâtre de M. Hostein.

Plus tard, si vous eussiez suivi la sombre allée
Vers la pointe du bourg, au fond de la vallée,
Vous eussiez vu sans doute une ancienne maison,
Noirâtre sous le lierre et de chênes voilée;
Une croix de Saint-Jean orne son vieux blason;
Elle est haute et bardée en style de prison :
On la dirait déserte. Une seule croisée
Derrière s'ouvre un peu, petite, treillisée,
Des vases sur le bord, penchant sur un bassin.
On entendait alors le son d'un clavecin.

Nicette alla livrer sa tête rose et chaude
Au vent de la croisée; et, le front dans les doigts,
Elle regarda fuir les horizons étroits.
Un ver-luisant dardait sa flamme d'émeraude;
Un vent plaintif courait dans un air vaporeux;
Un linot réveillé chantait, fermant les yeux;
Les feuilles bruissaient, les ronces endormies
S'agitaient comme au pas des gazelles amies.
Sous ces parfums d'amour sa tête s'inclina, —
Quand sept fois lentement la pendule sonna...
Elle eut peur et trembla. La fenêtre fermée,
Elle prit sa mantille et se mit à genoux.
Dans un brun cadre d'or la Vierge bien-aimée
Epanchait sur son front son regard le plus doux.

— Vierge, faut-il aller ce soir au rendez-vous ?

VI

Sous les sombres tilleuls j'ai vu passer Nicette.
Elle marchait sans bruit et semblait inquiète.
On eût dit que ses pas l'effrayaient, et souvent
Elle se dé tournait pour écouter le vent.

C'était près de l'étang où se mire, étonnée,
La lune dans les joncs, de vapeurs couronnée,

Et qui semble flotter, — fantastique tableau, —
Allongée et plissée à chaque rond de l'eau.

L'heure du rendez-vous était pourtant venue.
Nicette ressentait une peine inconnue,
Et disait fréquemment, cherchant à contenir
Le trouble de son cœur : — Comme il tarde à venir! —

Puis elle s'asseyait au bord d'un banc de pierre,
Et sa main s'en prenant à des touffes de lierre,
Elle les effeuillait, et, d'un pied agité,
Les enterrait au fond du gazon argenté.

Lucien n'arrivait pas. — O mon Dieu! disait-elle,
D'où vient que mon front brûle et que ma foi chancelle ?
Patience! sans doute il n'est pas assez tard.
Il ignore le mal que me fait son retard.

Elle essayait alors de chasser sa tristesse ;
La nuit versait partout une limpide ivresse,
Et les plantes ouvraient, à son tiède baiser,
Leur sein d'or où la mouche aime à se reposer.

— C'est étrange pourtant, pensait la jeune fille,
Dont un tressaillement soulevait la mantille;
La campagne est ce soir si douce à l'entretien,
Cette nuit est si belle et rayonne si bien!

C'est qu'il ne m'aime plus; et je suis effacée
De son cœur, à présent, comme de sa pensée.
Notre amour a duré notre enfance : c'est tout;
Le ciel n'a pas voulu m'entendre jusqu'au bout.

Et Nicette penchait, entre ses mains, voilée,
Sa jeune tête pâle et toute débouclée.

La brise s'en jouait et courait par moment
Sous les sombres tilleuls harmonieusement.

Déjà, bande joyeuse! au bas de la vallée,
Les vendangeurs dansaient sous la treille étoilée.
Mais, traversant les prés, la danse et la chanson
Expriaient auprès d'elle ainsi qu'un faible son.

Pourtant, la pauvre enfant, elle espérait sans cesse.
— Comme des diamants tombés dans l'herbe épaisse,
Ses pleurs, longtemps tenus, se répandaient tout bas. —
Elle attendait toujours. — Lucien ne venait pas.

C'est qu'à l'heure où, cédant à sa pensée indigne,
Il accourait vers elle, en traversant la vigne,
Un remord généreux, au détour du chemin,
Comme un ange du ciel l'avait pris par la main.

Tout à coup, du milieu de son insouciance,
S'éleva contre lui sa jeune conscience,
Et, dans la nuit sereine, il se sentit broncher
Lorsqu'il se demanda ce qu'il allait chercher.

Alors il reporta ses regards en arrière ;
Sa jeunesse à son cœur remonta tout entière,
Et, retrouvant soudain son amour d'autrefois,
Il s'enfuit en cachant sa tête entre ses doigts.

VII

Un petit cabinet, — nu, — blanc; — une croisée
Ouvverte, — un lourd rideau tout trempé de rosée;
Devant un noir pupitre, — un jeune homme, — c'est tout.
Au dehors la campagne, et le calme priot.
Il travaille. Un rayon égaré s'éparpille
Dans un coin du plancher dont la poutre scintille;

Une brise suave agite l'air tiédi
Qu'emplit de son bourdon un frelon étourdi.
L'angéus argentin tinte au fond du village;
Dans un arbre, — à côté, — les oiseaux font tapage.

Il écrit. Son front clair est à demi penché,
Comme fait un poète à son livre attaché.
C'est Lucien; il écrit une lettre à Nicette,
Une lettre d'excuse et d'amour, ainsi faite :
« — Il faut me pardonner, Nicette. Vois-tu bien,
Au rendez-vous d'hier comme j'allais me rendre,
Une voix qui priait à moi s'est fait entendre.
Sais-tu? c'était la voix de ton ange gardien.
Je n'ai pu résister. C'est parce que je t'aime
Que je suis, ce soir-là, revenu sur mes pas;
Cela te semble étrange, et peu croyable même,
Nicette; mais un jour tu me pardonneras.

« Ce n'est pas tout, non plus. Ton front égal encore,
Qu'ont rarement terni de soucieux instants,
S'éclaire aux blancs rayons d'une durable aurore :
Dans ta jeune pensée, il est toujours printemps.
Néanmoins, tu n'es plus une enfant, ma Nicette.
La beauté de la femme en tes yeux se reflète,
Et celui qui te voit, beau lys épanoui,
S'arrête, et bien longtemps la regarde, ébloui.
Or, moi, je suis jaloux de cette candeur sainte,
Je veux la préserver de toute ombre atteinte,
Écarter d'alentour tout symptôme alarmant;
Car c'est mon bien, d'ailleurs, et je veux constamment
Garder cette beauté sereine et fortunée
Que te donna le ciel et que tu m'as donnée... »

Lucien s'interrompt. Le vent frais du matin
Soulevait le rideau qui voilait sa fenêtre.
Les exploits des chasseurs s'entendaient au lointain.
Cramponné par dehors, et regardant en traitre,
Se penchait dans la chambre un liseron mutin.